



LE ROI CHOCOLAT

Thierry Montoriol



Gaïa

Le roi chocolat

du même auteur
chez le même éditeur

Le baiser de la tortue (2016)

chez d'autres éditeurs

L'oiseau de guerre (La Découvrance, 2005)

Sangs-mêlés (Ancre de Marine, 2013)

Thierry Montoriol

Le roi chocolat

roman

GAÏA ÉDITIONS

Gaïa Éditions
82, rue de la Paix
40380 Montfort-en-Chalosse
téléphone : 05 58 97 73 26

contact@gaia-editions.com
www.gaia-editions.com

Illustrations de couverture :
© DavidGoh/iStock
© GerasimovSergey/iStock
© sabelskaya/iStock
Conception graphique © Olivier Lavigne

© Gaïa Éditions, 2018
ISBN 13 : 978-2-84720-868-9

À l'enfant d'Amélie

1915 – *Quelque part en Champagne*

Le train freina brusquement. Les roues tournaient à l'envers, crachant des gerbes d'étincelles dans la nuit. Le convoi s'immobilisa dans un creux de silence. Inquiet, Victor abandonna l'appui des caisses de bois empilées jusqu'au plafond et fit coulisser la porte latérale. Avec un murmure haletant de pistons au ralenti, la locomotive soufflait des coussins de vapeur sur la voie. Malgré les consignes, il descendit sur le ballast envahi de chardons. Le sol tremblait sous ses pieds. Levant les yeux, il ne vit d'abord qu'une lune de voleurs de chevaux disputant à l'horizon sa rougeur naissante. Un grondement sourd venait de l'est. Galop de tonnerre mal ordonné qui se rapprochait à toute vitesse. Émergeant de la vapeur collée aux flancs du convoi, un soldat surgit en courant, capote déboutonnée, agitant frénétiquement une lanterne. Le premier obus explosa à moins de cinquante mètres, soulevant une montagne de boue. Une dizaine d'autres s'écrasèrent en miaulant sur les champs alentour avant d'exploser dans un fracas de fin du monde. La terre tanguait, comme secouée par le poing d'un titan fou furieux. Une gifle brûlante lui vida les poumons avant de le plaquer contre le wagon. Un déluge de terre croulait du ciel en trombes visqueuses. Autour du convoi stoppé, l'espace se marbrait de lueurs mandarine où une étoile très pâle s'obstinait à briller dans l'aube saignée à blanc. Peinant à reprendre son souffle, les yeux injectés de sang, Victor voyait les nuées zébrées d'éclairs déchirant le ciel exsangue. La main du soldat le repoussa brutalement contre le vantail. Il trébucha sur le marchepied et tomba nez contre le plancher. L'homme à la lanterne sauta dans le wagon et repoussa violemment la porte sur sa glissière.

– Vous êtes devenu fou ! On vous avait ordonné de ne pas descendre !

À genoux, poitrine en feu, les cheveux ruisselant de glaise brûlante, Victor réussit à se redresser. Une dernière déflagration secoua le wagon qui sembla se soulever au-dessus des rails puis, d'un coup, le silence retomba. Victor essuya ses yeux envahis de terre, cracha la glèbe limoneuse qui encombra sa gorge et agrippa l'épaule du soldat dont il voyait l'éclat des yeux briller dans l'obscurité.

– Qu'est-ce qui se passe ici ? Vous vous êtes trompés d'aiguillage ou quoi ?

– Non, mais, qu'est-ce qu'il croit, le monsieur ! J'en sais foutre rien où on est ! Quelque part entre Château-Thierry et Reims. Et pas loin des lignes allemandes, c'est sûr.

– Comment ça, c'est sûr ? hurla Victor pour couvrir le vacarme des explosions qui venaient de reprendre. On ne devait pas s'arrêter derrière nos positions au quartier général ?

Le poilu fixait Victor comme s'il avait devant lui un simple d'esprit échappé de l'asile.

– Je dis que c'est sûr, parce que ce qu'on vient de prendre sur la gueule, c'est du cent cinquante, mon petit monsieur. On la connaît cette musique du diable. Ça feule pire qu'une chatte en chaleur et quand ça dégringole, ça vous souffle une cathédrale d'un coup. À part la grosse Bertha, y a pas pire. Ces canons-là, ça porte à vingt bornes. Ça veut dire que les Fridolins sont à moins de vingt bornes. Vous le comprenez, ça ? Et si vous voulez que quelqu'un de vivant distribue votre poudre à chocolat au lieu de bouffer de la poudre à canon, feriez mieux d'obéir aux ordres ! Putain de civils !

Victor avala une goulée de salive marneuse en grimaçant. Une secousse ébranla le wagon avec un bruit d'aciers entrechoqués. Le convoi prit lentement de la vitesse.

– Et c'est parti pour le deuxième round, ricana le militaire en battant une mèche pour rallumer sa lanterne. On va essayer de passer sous le déluge, faut croire.

Traversant les cloisons du wagon, le martèlement sourd semblait venir de partout à la fois. On accélérât. Levant sa lanterne, le soldat balaya l'espace autour de lui. Quatre hommes assis par terre, silencieux, cramponnés les uns aux autres. La peur sur les visages. Dans leur dos, les caisses de bois marquées au fer tressautaient au rythme des éclisses de rail. Le train forçait l'allure avec un grognement de bête. Le plancher vibrât sous leurs pieds. Les déflagrations s'enchaînaient à crever les tympans.

– Alors, c'est pour ça que vous risquez votre peau ? beugla le soldat. Du chocolat, à ce que m'a dit le lieutenant. Y en aura pour tout le monde, au moins ?

– Beaucoup mieux que du chocolat, cria Victor en saisissant une main courante tandis que le convoi abordait une courbe à pleine vitesse. Et oui, il y en aura pour tout le monde. Six tonnes.

– Mazette ! Six tonnes !

Un hurlement de freins martyrisés. Le convoi ralentit brutalement. L'une des caisses échappa à ses brides et chuta sur le plancher. Une boîte ronde et bleue roula aux pieds du poilu. Sur l'étiquette, une Antillaise souriante le regardait de ses yeux bienveillants.

– Y a quoi dans votre machin ?

– Du chocolat, des bananes et du sucre.

– Sans blague ? Des bananes dans cet enfer où y pousse plus que des os, et avec du chocolat encore ! Vrai, vous êtes un ange tombé du ciel, le civil. Ça doit être fameux, vot'machin. Dites, tant qu'on y est, on peut goûter avant d'y passer tous ?

– Il faut de l'eau. Si on arrive vivants quelque part, je vous laisse la boîte, répondit Victor tandis qu'un nouveau chapelet d'explosions ébranlait la voie.

Indifférent au vacarme, le soldat leva un regard de gratitude vers ce civil assez toqué pour distribuer du chocolat dans la boue des tranchées alors qu'il aurait pu rester bien

peinard à l'arrière. Il regardait sourire la boîte bleue entre ses doigts.

– Pourvu qu'on passe, dit-il en rajustant son casque.

Livre I
Le trésor des Aztèques

Chapitre 1

Port de Saint-Nazaire – 1910 – Cinq ans plus tôt

En se dirigeant vers le quai des douanes et d'enregistrement des bagages, Victor se dit que tous les rédacteurs en chef, à commencer par Lucien, devraient voyager avec les émigrants, en troisième classe et à fond de cale. « Victor, mon vieux, tu as de la chance ! » avait braillé Lucien au moment de le quitter, « dans cette compagnie, les deuxième classe sont presque aussi confortables que les première ! ». Boniments dont Victor se fichait comme d'une guigne. Il partait en reportage sur le continent d'en face. Cela seul comptait. L'Argentine, nouveau creuset des rêves, libérée par son audace du cilice de pouvoirs trop séculaires. L'Argentine. Le Nouveau Monde. Le pays des conquérants et des entrepreneurs. Celui où l'on venait d'inaugurer le plus bel opéra de la terre. Celui où allaient se bousculer les ténors de la discipline la plus élitiste du monde. Le journal y serait, avait décidé Lucien, sortant de son chapeau le soutien de la maison Lanvin, prête à financer le voyage. C'était la chance de sa vie et Victor n'était pas disposé à la laisser filer. Il avait assez attendu que le destin lui donne un coup de pouce. À trente-huit ans, il affichait une santé inébranlable qu'il devait à la pratique quotidienne de la bicyclette, complétée d'entraînements hebdomadaires aux sports alors en vogue : la boxe et la canne. Grand, large d'épaules, le biceps avantageux, aussi mince et souple que le permettait la profession de journaliste imposant dîners en ville, buffets mondains et banquets politiques, il avait l'aisance de ceux qui pensent influencer la vie des autres. Si le métier lui commandait une élégance discrète, il affectionnait les vêtements taillés pour passer inaperçu dans tous les milieux. Seule concession à la mode, il portait moustache à l'anglaise, effilée en pointe et

légèrement remontante, soulignant un visage énergique aux joues un peu creuses mais aux yeux verts striés de bronze qui faisaient penser à ceux d'un chat. Devant lui, sous une affiche de la Compagnie générale transatlantique annonçant le lancement du paquebot *France* pour avril 1912, une femme en chapeau sermonnait un préposé avec indignation. Un petit train de palace les séparait, alignant une demi-douzaine de wagonnets chromés chargés de malles Vuitton au luxueux monogramme LV. L'une d'entre elles était ouverte. Le douanier portait des gants blancs et dispersait sans précaution une impressionnante collection de flacons aux silhouettes ailées dont les cabochons en cristal de roche tintaient comme des clochettes agacées.

— Vous vous croyez au marché de Bagdad ou au bazar de Samarcande ?

L'inconnue levait le bras, paume ouverte, et Victor crut qu'elle allait gifler l'employé. Son regard glissa du chapeau à large bord flanqué d'un énorme ruban aubergine vers le renard bleu de Sibérie qui coulait de ses épaules, s'attarda le long d'une étole de voyage brodée de fils d'argent roulée sur les hanches, glissa sur le creux des reins avant de se fixer sur le galbe qui arrondissait joliment un tailleur blanc à rayures. Il recula d'un pas tandis que le fonctionnaire des douanes bredouillait une excuse d'ordre administratif avec une conviction aussi molle que craintive. Victor observait ce dos tourné qui ne pouvait lui reprocher l'insistance d'un regard appuyé. En une seconde d'incompréhensible saisissement, il tomba follement amoureux de cette femme dont il pouvait à peine deviner l'âge, sans rien voir de ses traits et sans rien connaître de son caractère sinon une naturelle propension à se faire obéir des hommes, y compris ceux qui portaient l'uniforme. Ce qui ne changeait rien pour Victor, livré à un coup de foudre aussi vertigineux que sans partage. Ses yeux parcouraient librement les formes déliées de cette silhouette que son imagination enflammée déshabillait sans

entrave. Une cascade de sensations incontrôlables l'envahissait, où la félicité de gestes rêvés l'emportait déjà sur la contemplation hypnotique promettant mille délices, mouvements débridés, fièvres brutales, murmures pâmés, exigences cavalières et soupirs d'abandon. Victor céda à l'irrépressible besoin de découvrir le visage dérobé. D'affronter l'âme de ce corps qu'il sculptait de toutes les perfections. Malgré la crainte de subir une affreuse déconvenue, il se glissa le long des bagages comme un passager pressé qui n'a rien à déclarer. Une épaule surmontée d'un renard narquois l'arrêta. Il voyait désormais une joue couleur caramel et l'aile d'un nez à l'abri du chapeau incliné. Au risque de trahir le rêve, il avança encore, frôlant l'inconnue. Un parfum trop léger pour dissimuler l'enivrante odeur de sa peau acheva de l'étourdir. Au moment où il allait dépasser la passagère, le préposé aux douanes l'interpella. Victor vit le chapeau se tourner lentement vers lui.

§

Le pavillon de la Compagnie générale transatlantique flottait dans la brise printanière en tête du mât d'artimon. Par courtoisie, celui de Saint-Nazaire ondulait dans les hau-bans tribord. Les deux cheminées du paquebot montaient la garde, naseaux impatients de 31 000 chevaux logés à fond de cale. Toute la longueur du quai de Penhouët était dominée par les 190 mètres de l'élégante coque du transatlantique. Partout, des essaims d'employés chargeaient les dernières malles postales, prioritaires sur les valises de passagers, à l'exception du bagage des 257 occupants des cabines de première classe. Les mille autres attendraient leur tour. Du côté de l'étrave, le commissaire de bord veillait à faire hisser en douceur 650 caisses de champagne millésimé tandis que le maître coq goûtait avec vigilance quelques-unes des dernières huîtres embarquées. Un puissant coup de sirène

balaya le quai, qui sembla électriser dockers et employés. Des trilles de sifflet prirent le relais, tombant des ponts supérieurs. Le dernier modula un signal de bosco, deux graves et un aigu. Le commandant montait à bord du *Provence*.

§

Victor reçut le choc de plein fouet. Deux yeux l'observaient, aux iris plus noirs et plus tranchants que des obsidiennes éclatées. Le regard de l'inconnue semblait passer à l'inspection cet intrus qui la retardait inutilement en ajoutant à la confusion du douanier. La vue embrumée par une violente émotion, Victor pouvait quand même deviner un visage énergique, un nez très court à l'arête droite, des pommettes un peu saillantes, frémissantes d'irritation. Il devinait aussi, en se maudissant, qu'il perdait tout empire sur lui-même. Alors qu'il tentait de maîtriser le désordre inexplicable qui l'envahissait, la sirène du transatlantique vint à son secours en pulvérisant l'intolérable silence dressé entre l'inconnue et lui. La jeune femme porta les mains à ses oreilles sans cesser de le dévisager. La sirène s'éteignit dans une plainte lancinante. Victor en profita pour se ressaisir, tendit une main gantée sur laquelle l'inconnue jeta un regard méprisant, ôta son gant, tendit la main de nouveau et parvint à articuler péniblement :

– Pierre Victor Lardet, reporter à *La Libre Parole*.

– Puissant journal, monsieur Victor, répondit l'inconnue sans daigner se présenter. Vous donnerait-il le pouvoir d'engager ce douanier pointilleux à hâter un peu les choses ? ajouta-t-elle en tendant une main où brillait une topaze incrustée d'émeraudes.

Miraculeusement indemne au sortir d'une flamme dévastatrice, résolu à combattre un cœur d'artichaut qui le laissait plus vulnérable qu'Arlequin devant Colombine, Victor s'avança jusqu'au préposé et affermit sa voix :

– Mon bon ami, ce coup de sirène semble annoncer que l'embarquement se précipite. Peut-être pourrions-nous accélérer la procédure ?

– Je fais mon travail, répondit, buté, le préposé.

– Et vous le faites assurément à la perfection. Soyez sûr que je ne manquerai pas de souligner votre zèle créatif dans les colonnes de mon journal. Monsieur ?

– Monsieur Émile, monsieur. Comme le prénom, annonça le douanier, l'air partagé entre la réjouissante perspective de voir sa tâche évoquée dans un grand journal et une vague inquiétude associée à l'expression « zèle créatif » qui pouvait suggérer une déplaisante ironie.

Le nommé Émile balaya son doute, remit de l'ordre dans les flacons, referma la malle Vuitton du bout des doigts et tendit un bordereau frappé d'une grenade dans un cor de chasse, hautain symbole des douanes et en la circonstance sauf-conduit de bagages peu visités. Sur un signe adressé au porteur, il laissa partir le train de chariots enlevant les malles. Ragaillardi par cette promptte victoire sur l'administration, Victor se retourna vers l'inconnue pour savourer son triomphe. La dame avait disparu. Vexé par cette marque de dédain, au bord de se sentir trahi comme un soupirant éconduit en pleine ascension, il allait se venger de cette indifférence sur le douanier quand il s'aperçut que celui-là aussi s'était volatilisé. De rage et de dépit, Victor commença le geste de rouler en boule le bordereau de l'inconnue pour le jeter sur le quai, se ravisa, déplia la feuille jaune et lut l'inscription : *Jacuba Malintzin-Cortés, première classe, suite n° 21*. Victor resta songeur un moment, se laissant gagner par l'idée très séduisante que cet oubli était peut-être intentionnel, forme inespérée de présentation revêtue d'une pudeur toute féminine bien qu'audacieuse, qu'à tout prendre, cela pouvait même passer pour une invitation et qu'en définitive, si la pudeur s'éloignait, l'espoir, lui, se rapprochait. Plongé dans ses extravagants fantasmes,

Victor plia avec soin le carton d'invitation en forme de bordereau des douanes et l'envoya rejoindre le sien, depuis longtemps rangé dans son portefeuille. Puis, de l'air décidé du prétendant encouragé, fort d'une disposition des événements enthousiasmante, il franchit le quai et se présenta à la coupée des passagers de deuxième classe.

§

Une heure après l'appareillage, alors qu'il venait à peine de prendre possession de sa cabine, numéro 62, pont B, Victor avait eu la surprise d'être invité à se rendre sur la passerelle où le commandant souhaitait l'entretenir. Guidé par le matelot vêtu comme un garçon d'étage, il avait traversé d'innombrables couloirs parés de moquettes bleu et or brodées d'ancres marines avec le sentiment qu'il ne parviendrait jamais à retrouver son chemin dans ce labyrinthe de coursives qui se ressemblaient toutes. Enfin, une dernière porte munie d'un hublot s'ouvrit et il pénétra dans le saint des saints. Au-dessus d'une dizaine d'appareils mystérieux, une immense baie vitrée s'ouvrait sur la mer déserte, uniformément bleu cobalt, semée de moutons d'écume d'une blancheur éclatante. De stature impressionnante, le commandant Nouvellon avait accueilli le reporter avec une grande affabilité soulignée par une majestueuse barbe blanche indiquant plus sûrement sa position que les cinq galons d'or cousus sur ses manches. En quelques minutes, celui qu'on appelait le Pacha l'avait fait connaître aux officiers comme correspondant d'un grand journal parisien. Ajoutant que la compagnie se faisait une joie de l'accueillir, le commandant l'assura de la coopération de tout l'équipage et lui remit une broche dont l'insigne le signalait autorisé à se promener librement dans tout le bâtiment, y compris le pont des première classe. Cette formalité accomplie, le commandant retourna s'asseoir dans l'unique fauteuil au

centre de la passerelle et s'absorba sans plus de cérémonie dans la lecture d'une feuille de barographe. Plus personne ne prêtant attention à lui, Victor avait quitté l'endroit baigné d'un silence de cathédrale et retrouvé avec soulagement le steward derrière la porte au hublot. L'homme en uniforme blanc suggéra une visite du bâtiment afin qu'il pût circuler sans se perdre, danger qu'il ne fallait pas sous-estimer, avait précisé le steward en souriant. Victor manifesta une gratitude enthousiaste que rendait prudente la perspective d'errer dans ce dédale dépourvu de repères.

Deux heures plus tard, après avoir gravi un nombre incalculable d'escaliers pour en redescendre autant, emprunté des chapelets de couloirs de moins en moins larges à mesure qu'on s'approchait des troisième classe, croisé une société dont la taille des chapeaux indiquait précisément à quel niveau de pont l'on se trouvait, Victor retrouva la cabine numéro 62. Il gratifia le steward d'un pourboire princier que le garçon empocha avec une superbe indifférence et il se réfugia dans sa cabine comme le Petit Poucet dans sa chaumine. En repoussant à plus tard la corvée de ranger ses vêtements dans les placards, il se laissa tomber dans l'unique fauteuil de la 62, face au hublot. Cette fois, se dit-il, ça y est. L'existence prend enfin le tour dont je rêvais. Parce que la vie de chroniqueur mondain, fût-ce dans une grande feuille nationale, commençait à lui peser. Quand bien même avait-il réussi à se faire nommer chef de rubrique au département spectacles d'un journal qui faisait la pluie et le beau temps à Paris, l'avenir lui paraissait aussi lisse qu'un lac promis à une maturité lagunaire. Veuf, père d'une fille adorable, remarié à une autre veuve, mère d'une fille également adorable mais soupe au lait, Victor barbotait dans une existence sans aspérités. Il ne s'en plaignait pas. Victor était du genre à attendre.

Le journal payait sa prose avec générosité, sa nouvelle épouse était aussi bien nantie que la disparue et l'argent

ne manquait pas. Il était né en même temps qu'une nouvelle République, la troisième, qui ne faisait pas encore oublier l'empreinte des monarchies dynastiques. L'Europe entière était dominée par la concurrence entre les noblesses d'Ancien Régime et les noblesses d'Empire, partout aux affaires. La France se relevait avec peine d'une guerre perdue contre la Prusse qui avait contraint Napoléon III à s'exiler. Le dernier des derniers empereurs des Français. Personne ne pouvait en douter. Mais dans les colonnes de son journal, à la rubrique mondaine, il n'était question que de princes et d'archiducs, de tsarines et de comtes polonais rythmant la vie parisienne de leurs merveilleuses extravagances et de leurs suicidaires outrances. Victor avait vu le jour sur la fracture d'un monde qui n'en finissait pas de mourir, mais c'était le sien, celui de ses parents, celui de tout le monde. Univers bombé dans l'attente, bordé d'empires vétustes, de colonies entretenues dans la paresse de civilisations crépusculaires, territoires disputés entre prétendants bouffis d'orgueil : France, Angleterre, Russie impériale et Prusse irrémédiablement martiale. Du coup, les regards se tournaient vers ces pays lointains dont on devinait la vitalité du sang neuf, la passion d'une sève juvénile et la détermination à s'affranchir d'un joug qui refusait d'admettre sa propre décrépitude. Parmi toutes ces nations bouillonnantes, l'Argentine. C'était là que le journal envoyait Victor. Un pays qui avait déjà fait sa mue. Un pays qui renaissait de cendres hispaniques violemment dispersées. Un pays qui tenait à montrer au monde le signe éclatant de son indépendance comme de sa richesse en se dotant d'un opéra destiné à narguer tous les autres. Victor serait au rendez-vous.